

## XYZ. La revue de la nouvelle

### L'Impératrice

Louis-Philippe Hébert



Numéro 122, été 2015

Tarot : des destins tout tracés ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78075ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Hébert, L.-P. (2015). L'Impératrice. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (122), 13-17.

# L'Impératrice

## Louis-Philippe Hébert

LE COULOIR est long. Exceptionnellement long pour ce genre d'immeuble. Sombre. Le plancher est couvert d'une moquette épaisse. Mordorée. L'endroit dégage un effet de tunnel. Seul un couloir bordé de portes mais sans véritables ouvertures vers l'extérieur peut créer cette perspective. Pourtant, au bout, il y a une petite salle à manger. Et, le jour, cette pièce est fortement éclairée par deux gigantesques vitrines. Deux vitres vont du plafond jusqu'au plancher. Elles couvrent tout le mur du fond. Elles se rejoignent en une seule ligne verticale à égale distance. Les vitres sont juxtaposées par ce qu'on dirait un fil d'acier. Sans doute une tige de métal en forme de H dont les pinces sont si minces de chaque côté qu'il faut un œil averti pour les remarquer. Durant le jour, surtout en fin de journée, des bêtes informes, qui n'ont plus l'instinct de celles qui fréquentaient ces lieux autrefois sauvages, viennent se plaquer violemment contre les vitrines. Le bruit est sourd. Quelque chose de mou s'étale. Qui rappelle les ventouses qu'on applique et qu'on décolle. Des plumes et des boyaux restent englués et bloquent la vue.

C'est sans doute ces événements répétés qui inspirent aux résidants, dans un accès de démence, une course folle qui part du bout le plus sombre du corridor, une course ponctuée de cris et de battements des bras, et qui se termine contre les vitres suffisamment solides pour contenir ces assauts souvent meurtriers, suicidaires, oui. Rien n'explique un tel désir de se fracasser contre le paysage vitré si ce n'est une peur, une peur profonde, sous-jacente, qui hante chacun de nous, qui grossit dans l'ombre et qui finit par éclater. Si on en avait la force, si la plupart d'entre nous n'étaient pas complètement amortis par les médicaments, ces vitrines voleraient en éclats



et cette course vers la mort se terminerait de la manière prévue. Mais en a-t-on véritablement le moindre désir, je ne parle pas d'intention, encore moins de volonté, peut-être formule-t-on seulement un vague souhait... N'ayez crainte, ce n'est pas cette pulsion qui me pousse vers la salle à manger. Plutôt un appétit ressenti comme une nécessité qui me guide vers la nourriture et la senteur provenant de plats chauds, d'un bouilli, d'une soupe ou de céréales molles.

« Elle ne viendra pas. » Il devait guetter mon passage. Moi: « Qui ? » Lui: « Elle. » Porte entrebâillée. Main tendue. Rapide tout de même pour son âge. « Elle qui ? » C'est un autre locataire de l'étage — on ne peut plus imaginer de propriétaire à ce stade-ci — le type du 36, aux yeux creux. Le gars qui ne se redresse jamais, et qui a toujours l'air de comploter. À cause de cette posture. Obligée par un problème des os, des muscles, des articulations. Scoliose. Rhumatisme. Je ne veux pas le lui demander. Pas de diagnostic, pas de consultation. L'horreur d'être ici me suffit. Pas nécessaire de partager celle des autres. Il m'a tendu une feuille pliée en quatre. Blanche. « Tu regarderas ce qu'il y a à l'intérieur. » Voilà qu'il me tourne le dos. Comme un livreur qui a fait sa livraison. Le même tutoiement. Il s'est débarrassé de son fardeau. Son colis est bien mince. Une feuille. Pas d'enveloppe. Un double pli. Pas de nom. J'imagine que le hasard a voulu que le « message » s'adresse à moi. Je ne me demande pas si je dois retourner à ma chambre pour l'ouvrir. Lui, il ne me regarde plus. Je vois ses énormes sourcils qui dissimulent encore plus ses yeux que le dos courbé et la face orientée vers le sol. Puis, je ne les vois plus. La porte s'est refermée sur lui. Sur ses airs de comploteur. Un événement qui me rappelle à quel étage je suis. Un autre. Il y en a un chaque jour, jour après jour.

Le même rituel aussi. Celui du déplacement vers la salle à manger. C'est aussi quitter l'obscurité de la chambre. Les rideaux tirés. Les lampes allumées parcimonieusement. Le couloir. De veilleuse en veilleuse, c'est le passage vers la lumière. On dit qu'au moment de mourir il y aura aussi un tunnel, de la lumière à l'autre extrémité, et qu'on aura

l'impression de ne plus être seul, que, dans certains cas, prétendent ceux qui en sont revenus, ceux que les infirmiers ou les médecins ou les deux ont réussi à secouer suffisamment pour qu'ils reprennent vie, pour que le cœur se réactive, que les poumons inspirent et expirent, que tout l'appareil humain se remette en branle... que des proches qui les ont précédés sont venus à leur rencontre, des parents, des amis. Plus qu'ici, si vous voulez savoir. Je veux dire plus d'amis et de parents qu'on peut en avoir ici, dans cette résidence où tout le monde est seul. Même les couples n'occupent plus la même chambre et, quand ils se rendent à la salle à manger, on se demande parfois s'ils se reconnaissent. Ils sont entrés ici, ont habité un autre étage et, lorsque la perte d'autonomie a été dénoncée, on les a changés d'étage. Personne, entendez-moi bien, ne désire rester sur cet étage. Même temporairement. La directrice annonce toujours que c'est temporaire. Mais, au moment où on ouvre les portes devant eux, ils ne sont plus en mesure de protester.

Je ne devrais pas dire cela. Certains sont tout à fait heureux d'y être. La perception change, n'est-ce pas. La mienne aussi a changé, croyez-moi. Aujourd'hui, c'est la nécessité de me nourrir qui mène ma vie.

J'avance vers les grandes baies vitrées, ma feuille à la main. La feuille que *l'ingénieur* m'a remise. Il l'a été dans la vie civile. Avant la sénilité, cet homme se penchait sur des plans qu'il déroulait de ses longs bras. Quand les ordinateurs sont arrivés, *l'ingénieur* était trop voûté pour relever la tête et regarder l'écran. Je déplie la feuille qu'il m'a donnée comme si elle contenait quelque secret. Je n'y vois rien. Mais je sens qu'il y a quelque chose d'écrit. C'est atrocement pâle. On dirait un filigrane. Alors, j'oublie les autres. Je sens pourtant des mouvements derrière moi. Certains se lèvent. D'autres se rassoient. Ils sont animés par une curiosité qu'ils ne sauraient eux-mêmes définir. Les bruits issus des bouches qui mangent, l'imprécision de la mastication, les ustensiles échappés sur le sol et une espèce de cri râlé de désespoir parce qu'ils ne pourront se pencher pour les ramasser. Et

commence l'attente. Un surveillant viendra ramasser ce qui est tombé, en apportera un autre — un autre quoi ? Déjà, ils s'interrogent.

Ils pourront profiter de l'occasion pour échanger quelques mots qui n'ont aucun rapport avec l'objet tombé. « Comment se porte l'Impératrice ? » Couteau et fraîcheur du temps perçue à travers la vitre. Fourchette et arbre dénudé comme à l'automne en plein été. « Il est mort. » On ne sait pas qui. Les références sont gommées. Les cadres dans les couloirs sont les mêmes d'un étage à l'autre et ils ont été accrochés au même endroit. On pourrait tracer des lignes à la verticale dans tout l'immeuble. Elles relieraient d'un étage à l'autre des objets identiques, des portes, des extincteurs, des panoplies de secours en métal dont on devine qu'à l'intérieur se trouve tout ce qu'il faut de pansements, de garrots, de seringues déjà chargées d'adrénaline artificielle en prévision de ce que j'ai évoqué tantôt ou des poignées à électrodes pour administrer des chocs. L'enfer est structuré. Oui, *l'ingénieur*, parce qu'il a été ingénieur. Je pourrais dire le Diable.

La feuille blanche plaquée contre la grande vitrine, tenue à bout de bras, je ne vois rien et j'attends qu'un rayon de soleil perce à travers les nuages pour me fournir la preuve une fois pour toutes qu'il n'y a rien, qu'il ne faut pas s'obstiner avec le néant.

Mais il y a quelque chose. Un message. Un signe. C'est écrit *dans* le papier. Sous la surface. Par quel procédé ? Et pourquoi *l'ingénieur* s'est-il donné tant de mal ? Pour cacher quel secret ? Enfin, la lumière extérieure traverse la feuille qui tremble au bout de mes doigts sur la grande vitre. Elle la traverse comme celle d'une ampoule le ferait d'un abat-jour. Et, entre mes mains ouvertes, mes doigts écartés, ma peau insensibilisée par le froid de l'extérieur qui passe à travers la vitre, la feuille révèle son contenu. Au début, on croirait voir une gorgone, des serpents à la place de la chevelure et une bouche énorme à la verticale. Il y a des inscriptions. Une phrase. Voilà que le sens de la lecture donne l'orientation du dessin. Il faut remettre la feuille à l'endroit, rétablir le haut

et le bas. Et l'inscription devient tout à coup évidente ! C'est une vulve qui semble, à la manière d'un grand crabe, se déplacer sur des tentacules allongés. Et le texte dit : « L'Impératrice est une salope. » Jamais on n'avait vu un tel assaut contre l'autorité.

Une main se pose sur mon épaule. Osseuse. Ébranlé par ma lecture, je mets un temps à m'en apercevoir. La main tremble. Elle serre. Elle requiert mon attention comme un enfant celle d'un adulte. Et j'entends, comme j'ai pu l'entendre mille fois depuis que je suis ici : « Demandez-moi le nom de ma mère et vous verrez bien que je n'ai pas perdu la mémoire. »